

LÉO FERRÉ

enfin seul

L E loup dans la bergerie. Ce loup dans la bergerie... un fauteur fondant de l'hôtel Beauvau, halte historique de touristes marseillais nommés Lamarline et Chopin.

Chaussettes rouges et col rouille. Léo Ferré s'enfonce dans la conversation comme dans du beurre.

Un beurre un peu noir dont il se pourleche, visiblement, les babines.

— « Y en a marre ! »
Tiens ! C'est le titre d'une chanson. Une chanson bien à lui, Made in Ferré.

Mais c'est aussi une raison de vivre. Une raison toute neuve.

— Pourquoi « marre » ?
Léo Ferré caresse les poils en jachère qui lui mangent les joues.

— Marre d'un business qui m'oblige chaque soir à descendre dans la cage aux fauves. Marre qu'on me prenne pour un prophète, un tribun. Marre d'être adulé comme une gon-zesse. Le mythe de la vedette, les autographes, les gens qui cherchent à vous tripoter à la sortie. La petite agression à mots armés quotidienne : « Monsieur Ferré, que pensez-vous des syndicats ? Monsieur Ferré, que pensez-vous du pape ? Dis donc, Léo, ton avis sur le tiers-monde et les alco-veries de Madame Jackie Kennedy ?... »

— Qu'en pensez-vous, effectivement ?

— Rien. Je suis un artisan qui fait des chansons, qui a des trucs à dire et qui les raconte en trois minutes par le biais d'une musique plus ou moins bien venue. Seulement voilà : on s'est fait une idée de mon personnage. On s'est dit : Ferré, c'est depuis vingt ans un fer de lance. Le porte-drapeau de la Contestation. Alors, le public attend le lance-flamme, le héraut aux quatre vérités. Seulement, chacun de mes tours de chant sent le souffre. Les directeurs de salles convoquent la police pour limiter la casse. Mais la présence des flics est une source de malentendus. — Ce salaud de Ferré qui appelle les flics à la rescousse. Alors, on me traite de « vendu ». On paye pour venir m'injurier. On me prend pour une sorte de Christ crucifié. Partout où je passe, c'est l'incident. La semaine dernière, à Lille, on m'a envoyé, sur scène, des tire-long. Des bou-lons à vous fendre le crâne en deux. Alors, je ne comprends plus : ces bou-lons, c'est quoi, en somme ? Des projectiles qui cherchent à m'atteindre ? Ou bien des « objets de reconnaissance » qu'on m'envoie en guise de fleurs ? Les fleurs de l'anarchie, peut-être.

Léo Ferré cherche à comprendre. Ses doigts peignent et repignent ses mini-crimières de loup-garrou.

— Il y a, chez vous, un incontestable côté ferroviaire. Le côté poseur de rails. Le côté « Bête humaine »...



(PHOTO JO NAHON)

— Je suis ne sous le signe de la Vierge, mais du premier décan. Donc à cheval... sur le Lion. De cet étrange accouplement astral, les gens ont tiré un animal fabuleux. A leurs yeux je suis une sorte de sphynx. Un sphynx qui peut, à l'occasion, descendre dans la rue pour défendre une fleur combattante interdite : « La Cause du Peuple ».

— Un journal qui a pour titre : « La Cause du Peuple » ?
Oui. Parce que je me sens obligé de défendre la liberté de la presse. Un journal, quel qu'il soit.

— Même cette Presse que vous qualifiez si volontiers de presse-poubelle ?

Léo Ferré tire furieusement sur sa Gauloise.

— Comment a nier. Elle vient de raconter mon divorce, de long en large. A la sortie du Palais de Justice, des photographes sont venus me trouver : « Laissez-nous faire. Nous faisons notre boulot, vous le vôtre ». Madeleine, mon ex-épouse, s'est fait une joie de poser, appuyée sur sa fille (que j'ai élevée) Degueulasse. Quelques instants auparavant, j'avais dit au juge : « Vous réglez en cinq minutes une affaire qui m'a coûté dix-huit ans de ma vie ».

— Cette séparation a pu en effet surprendre...

— Madeleine me mécanisait. Entre autres. Je ne voudrais pas insister. Il me faudrait faire le procès de la femme intellectuelle. La pire de toutes. Alors que la Femme-Femme, douce du pouvoir de création.

— ...et de récréation...

— de création, surtout. Un enfant. Vous savez, les liens du sang sont les plus solides. Depuis mon divorce, je redécouvre ma mère. Mes parents. Ma mère redevient pour moi la seule femme qui compte. Sinon,

c'est la solitude.

Je pense à ces couplets de Brel et à ce titre-guillotine : « Seul ».

Léo Ferré est de la race des grands marginaux : Brassens, Brel.

— J'aimerais les connaître. Les avoir pour copains. Impossible. Ils sont aussi seuls que moi. Il y a deux ans, je leur ai proposé une sorte de « mano a mano ». Un récit commun. Une chanson l'un, une chanson l'autre. C'est un projet que je vais enfin pouvoir peut-être réaliser.

— Avec eux ?

Le loup ricane, sûr de son effet.

— Non, avec Johnny Hallyday. Un type prodigieux, une présence. Un film dont il est la vedette, « L'Albatros », de J.-P. Mocky, sort le mois prochain. J'en ai signé la musique. Et, pour Johnny, j'ai écrit la chanson du film. Il la défend comme un seigneur...

oOo

Léo Ferré-Johnny Hallyday : la voilà bien la liberté retrouvée. Celle de l'homme en rupture de ban qui clame son « désert ».

Des animaux, le chantre des « Chevaux » ne veut plus en entendre parler. Madeleine a malheureusement laissé s'éteindre le chimpanzé des tendres autrèfois.

Aujourd'hui, un ami suffit. La romance intime, les « violons de l'âme ».

Ferré redevient le petit Léo qui reçut, comme un cadeau de mariage, le sourire de Maurice Ravel, venu à Monaco créer son « Concerto pour la main gauche ».

La main gauche, celle du cœur.

Pierre ROUMEL.